

Évolution conjointe des peuplements et des paysages en Polynésie orientale

Pierre OTTINO

RÉSUMÉ

Deux exemples marquisiens illustrent le thème « Histoire des peuplements et transformation des paysages ». Ils nous fournissent des éléments sur les deux fondements de l'économie vivrière des îles Marquises : la pêche et l'agriculture, tout en nous permettant de mieux connaître ces populations océaniques et leur relation avec leur environnement insulaire. L'étude de Haka'ohoka prend en compte l'ensemble du territoire d'une tribu, à savoir ici la vallée, et montre son organisation sociale, économique, environnementale et symbolique, à la veille de la période historique. L'abri-sous-roche d'Anapua offre des éléments sur l'exploitation des ressources marines et, grâce à sa stratigraphie, remonte du plus lointain passé jusqu'à l'époque actuelle de l'île. Les archéologues interprètent la diminution des restes de poissons, ainsi que celle du nombre et de la variété des hameçons par, d'une part, l'appauvrissement de la faune halieutique, résultat d'une exploitation jugée excessive et, d'autre part, par la perte technologique des Marquisiens. Il faudrait cependant être très prudent lors de telles formulations et s'assurer qu'elles ne sont pas dues à des interprétations quelque peu hâtives.

ABSTRACT. — JOINT EVOLUTION OF SETTLEMENTS AND LANDSCAPES

Human settlement and environmental changes in the Marquesas Archipelago are considered under the study of two different marquesan cases : a fishermen rockshelter and a valley. Those two examples are providing fundamental informations about the old indigeneous exploitation of Sea and Land. They allow a better knowledge of this oceanian population in its particularities and relations to his fragile environment.

The aim of the archaeological study of the 2 kms Haka'ohoka valley system is to take in account not only the population and domestic settlement arrangements, local economy and production, but also the environ-

mental and symbolic organization of this tribe territory at the dawn of the historical period.

Anapua rockshelter, whose stratigraphy is showing a prehistoric occupation extending back to the Settlement Period, is providing light on marine exploitation and strategy over centuries. The archaeologists tendency, about fish remains and fishhooks varieties diminutions is to explain it, as elsewhere in Oceania, partly by an impoverishing marine fauna as the reflection of an over exploitation and partly due to a technological loss from Marquesans themselves ! Such propositions should be given with most precautions. They should be taken in account only when carefully controlled and overcrossed, in the same area, by many attentive studies of differents cases and a good knowledge of the culture over Past and Present.

I. INTRODUCTION

Retracer « l'évolution conjointe des peuplements et des paysages » pose en Polynésie orientale, et particulièrement en Polynésie centrale où nous travaillons, un problème dû à la faible profondeur de temps, 2 000 voire 2 500 ans, ainsi qu'à une relative stabilité climatique des divers ensembles insulaires. Les perturbations de paysages, de reliefs, de l'environnement, furent ainsi le fruit de certains « accidents » tels les cyclones, les sécheresses, les tsunamis et l'affaissement ou le réhaussement de certaines îles...

Au sein de ce Pacifique le plus oriental, la variété des paysages ne s'exprime pas toujours à travers la préhistoire mais plus souvent à travers la configuration géomorphologique des îles (basses et coralliennes, hautes et basaltiques, entourées ou non d'un récif...) ainsi qu'à travers leur répartition géographique (équatoriale, tropicale ou en dehors de ces tropiques...).

Les navigateurs austronésiens rencontrèrent ainsi, lors de leur reconnaissance de l'Océanie, une grande variété d'écosystèmes. Leur première implantation sur une île ou un archipel ne modifia guère, au début, ce nouvel environnement. Avec le temps et l'augmentation de la population, l'impact de leur présence se fit progressivement plus marquant. Lors de la découverte de ces îles par les Européens, l'environnement qui s'offrait à eux était ainsi bien différent de celui qu'avaient connu les premiers découvreurs océaniens il y a 1 000 à 2 000 ans.

Ainsi, au sein d'une même unité insulaire, ce sont les êtres humains beaucoup plus que les éléments naturels, même s'il ne faut pas sous-estimer ceux-ci, qui furent les responsables exogènes des modifications majeures de l'environnement. Le schéma de ces modifications fut, dans ses grandes lignes, décrit comme suit par les auteurs anglo-saxons :

- 1) Exploitation et forte dépendance vis-à-vis des ressources sauvages durant la phase de colonisation suivant le peuplement initial.
- 2) Modification et transformation des écosystèmes locaux, résultant de l'exploitation de la faune sauvage et du défrichage de la végétation naturelle.
- 3) Expansion de la production agricole et accroissement de l'élevage, parallèlement à l'établissement permanent d'une population humaine et à son adaptation aux conditions environnementales locales.
- 4) Réduction progressive de la nourriture carnée, les animaux domestiques ne compensant pas la source de protéines issue des espèces sauvages qui furent exploitées auparavant, et parfois éliminées, durant la phase de colonisation.
- 5) Intensification croissante de la production agricole dans les dernières phases de développement de la société.

Ce schéma d'implantation humaine sur les îles semble se confirmer pour la plupart des sites étudiés. Il serait donc général et commun à l'ensemble du Pacifique. C'est aujourd'hui un modèle de développement reconnu par l'ensemble de la communauté scientifique et nous ne le remettons nullement en cause pour les besoins de ce texte. Les travaux en cours et à venir permettront de le nuancer ou de l'infirmier. Ce modèle traduit en fait la vision actuelle la plus reconnue. Il ne devrait cependant être considéré que comme une hypothèse de travail qui, si elle repose sur des faits indéniables, en contient également d'autres nullement démontrés, ou qui pourraient être interprétés de toute autre manière. Ce schéma, sous-tendant les recherches actuelles dans le Pacifique, est cependant commode ; dans l'optique de notre propos, nous retiendrons que les modifications humaines interviennent sur la faune terrestre et marine dans un premier temps, puis sur la flore, et concurremment sur le paysage qui devient de plus en plus humanisé.

L'évolution de cette présence humaine se manifeste tant diachroniquement que synchroniquement. A ce titre, deux cas seront abordés. Ils reflètent deux lignes majeures du programme mené en Polynésie française. L'un concerne la chronologie relative d'un abri-sous roche des Marquises et du matériel mis au jour, l'autre l'occupation de l'espace d'une vallée de ce même archipel. Ces deux cas fourniront quelques exemples de l'interaction homme/milieu.

II. DIACHRONIE

Contrairement aux autres archipels de Polynésie française, les Marquises se distinguent par l'absence de barrières coralliennes, les colonies de polypes présentes sont peu étendues et limitées à quelques

rare endroits abrités. Le littoral est fait de falaises plus ou moins verticales, rompues par quelques baies frangées de galets, à l'embouchure de vallées habituellement étroites et aux versants particulièrement pentus.

L'abri-sous-roche de Anapua se situe à l'extrémité sud-ouest de l'île de Ua Pou, il est bien protégé des alizés venant de l'est et permet des pêches variées, de rivage, de haute mer ainsi que de fond. L'absence d'eau douce n'autorise pas des arrêts prolongés mais des haltes temporaires lors de parties de pêche. L'abri-sous-roche est au pied d'une haute falaise d'abrasion marine ; à la suite des changements du niveau de la mer, son plancher initial se trouve maintenant à 1,50 m au-dessus des eaux. La surface actuelle de son sol est à 5 m au-dessus de la mer. Il y a 3,50 m de sédimentation. Celle d'origine anthropique, très importante, consiste en matériaux lithiques destinés aux structures et aux pierres de chauffe, en restes de végétaux apportés pour aménager le sol et alimenter les foyers et, surtout, en vestiges de consommation dont les coquillages et les poissons représentent le plus fort pourcentage.

Une datation au carbone 14, effectuée sur un échantillon de charbon provenant d'une structure de combustion à la base de la stratigraphie, situe l'occupation initiale du site vers 150 avant Jésus-Christ. Cette date semble raisonnable en fonction de l'analyse du matériel de Anapua ainsi qu'en comparaison des autres datations déjà connues pour les sites marquisiens et de ce que l'on sait du peuplement de la Polynésie.

La figure 1 donne la distribution du matériel principal de l'abri. Au-dessous, un graphique de P. Kirch (1973 : 24-40) résume les résultats des travaux de R.C. Suggs et de H.Y. Sinoto concernant les vestiges de subsistance. Anapua, quoique différent, présente quelques similitudes dont, notamment, la présence de la tortue et du chien dès les niveaux les plus profonds du site. Ces animaux caractérisent les phases anciennes de la préhistoire des Marquises. En ce qui concerne les oiseaux, ils sont tous marins et apparaissent tout au long de la stratigraphie dès les temps les plus anciens mais en très petite quantité. Les os de rat sont ceux du *Rattus exulans*, le petit rat océanien. Un fait remarquable est la présence du phoque à plusieurs niveaux stratigraphiques ; inconnu aux Marquises, il pourrait avoir dérivé des Galapagos, à moins qu'il ne manifeste une espèce disparue ou ne traduise des conditions océanographiques différentes de ce que l'on connaît aujourd'hui. Les crustacés et les oursins sont présents et bien plus nombreux dans les niveaux supérieurs. Poissons et coquillages constituent cependant la ressource principale.

En ce qui concerne les coquillages, ils sont surtout représentés par des gastéropodes, les bivalves étant peu nombreux. Ceci est dû au littoral rocheux et à l'écologie sous-marine des alentours du site. Les turbos et les porcelaines représentent plus de 50 % de l'ensemble

des coquillages du site. Viennent ensuite des patelles et des chitons, qui restent importants dans l'alimentation actuelle des îles. A la suite de ces quatre familles, se trouvent en quantité mineure des drupes, huîtres, cônes et nérites. La collecte des coquillages, sur les rochers découverts ou en eau peu profonde, fut toujours importante mais elle atteignit son maximum lors de la « phase transitoire » pour diminuer par la suite. C'est également le cas pour les poissons.

En ce qui concerne ces derniers, les os identifiés correspondent à 25 familles. La particularité du site est la forte proportion de Scombridés qui groupent des espèces migratrices du large. L'espèce capturée est ici de petite taille, il s'agit sans doute d'une bonite. La figure 2 présente les 25 familles avec le nombre minimum d'individus (NMI), le pourcentage des NMI et le total de chacune des familles, ainsi que leur distribution selon les sept phases chronologiques distinguées dans la stratigraphie. L'importance des scombridés y apparaît nettement avec un fort pourcentage dans les niveaux inférieurs et moindre dans les niveaux supérieurs. Les autres familles importantes sont les serranidés, les holocentridés, les balistidés et les lutjanidés... quatre familles qui représentent 40 % des poissons du site. Les scombridés représentant à eux seuls 24 %. Les autres prises importantes consistent en lethrinidés, scaridés, élasmobranches et carangidés... quatre familles représentant 22 % des poissons.

La figure 3 présente le matériel sous une autre disposition. La diminution des scombridés est clairement visible ainsi que la progression inversement proportionnelle des serranidés. La « phase transitoire » se distingue à la fois par un fort pourcentage de poissons et le plus grand éventail des variétés pêchées. A cette époque, le faible nombre des hameçons indique, s'il en était besoin, que d'autres techniques de capture étaient employées telles le poison, le harpon, les nasses, les filets...

Parmi les artefacts, les hameçons, façonnés à partir de la nacre au moyen d'éclats lithiques et de limes de corail, sont toutefois les plus nombreux du site. Ils ont permis de différencier des évolutions et des phases dans la stratigraphie du site. Ces hameçons (figure 4) sont de deux types :

- l'hameçon composé à cuiller, destiné à crocheter les poissons du genre bonite,
- l'hameçon élémentaire simple.

Ce dernier se subdivise, selon la typologie de Emory, Bonk et Sinoto (1959), en un groupe IA, en forme de U où hampe et pointe sont plus ou moins parallèles, et un groupe IB, de formes plus variées, en général incurvées voire circulaires. En dehors de ces distinctions majeures, la dimension des hameçons et le type de leur tête sont fondamentaux pour la différenciation et la distribution des hameçons à travers la stratigraphie.

Les niveaux inférieurs comportent un large éventail d'hameçons,

tant dans leurs dimensions que dans leurs formes. Ils sont destinés à une grande variété de poissons et à différentes techniques de pêche, dans des zones maritimes diverses. A l'inverse, dans les niveaux supérieurs, ce sont essentiellement les hameçons de dimensions moyennes qui sont utilisés, les formes deviennent standardisées pour finir par se réduire pratiquement à un seul type : l'hameçon élémentaire simple direct destiné uniquement à la pêche littorale. Dans les niveaux supérieurs, le type IB, mieux adapté aux pêches profondes, est ainsi particulièrement rare et limité à la seule forme sub-circulaire. Le leurre à bonite suit cette tendance ; bien représenté dans les niveaux inférieurs, il devient rare dans les niveaux supérieurs. Ce mouvement a pour parallèle les variations que nous avons vues dans les vestiges de poissons. Celles-ci montrent un fort pourcentage de scombridés dans les niveaux inférieurs et leur progressive diminution vers les niveaux supérieurs.

La figure 5 est une tentative de datation relative de la chronologie de Anapua, reposant principalement sur les caractères des hameçons. Quant aux quatre autres chronologies, elles s'appuient sur des datations « absolues ».

Anapua révèle, au travers de son matériel, divers caractères qui nous renseignent sur le peuplement de l'île et sur l'exploitation des ressources marines ; nous pouvons les résumer comme suit : à l'origine, l'occupation est peu importante, de petits groupes de pêcheurs viennent prélever une grande variété d'animaux sans choix particulier, poissons, coquillages, crustacés et tortues. Pour les poissons, la technique utilisée est essentiellement la pêche à la ligne qui a lieu du rivage et à partir de pirogues, proches du littoral ou allant plus au large. La variété des espèces attrapées et des hameçons révèle, de la part des premiers Marquisiens déjà, une belle connaissance de leur milieu et des techniques nécessaires à son exploitation. Avec l'augmentation de la population, le site est très fréquenté, les pêcheurs s'y succèdent avec une telle régularité qu'aucun niveau stérile n'a le temps de se développer. La collecte de coquillages s'intensifie et plus encore la pêche. Les poissons sont capturés grâce à diverses techniques, et la ligne avec hameçon ne constitue probablement pas la méthode principale. D'une pratique individuelle, on passe sans doute à des méthodes communautaires plus rentables qui traduisent une augmentation de la population et nécessitent une organisation en groupe, sous la direction de spécialistes. Le produit de la pêche était alors partagé collectivement. Vers la fin des temps préhistoriques, on assiste à une baisse de la capture des bonites et des poissons en général. Cette diminution semblerait traduire un appauvrissement du milieu marin, conséquence d'une exploitation rendue intensive par l'augmentation de la population. Cette diminution, ainsi que la disparition des tortues, correspond parfaitement au schéma développé pour le peuplement des îles du Pacifique. Elle correspond également

à la diminution du nombre et de la variété des hameçons, ce qui fut d'ailleurs interprété comme révélateur de la perte technologique des Marquisiens concernant la pêche.

Il faudrait cependant être prudent lors de telles interprétations des données archéologiques. En ce qui concerne la « diminution » des bonites, l'on sait que les Marquises sont encore réputées aujourd'hui pour la richesse de leurs eaux. Quant à la perte technologique des Marquisiens, l'hameçon à bonite, tout en disparaissant des sites archéologiques fouillés continue, étonnamment, à être encore employé de nos jours. Par ailleurs, si l'on considère l'importance de cet animal, sa valeur symbolique notamment dans les traditions et dans la vie actuelle, combien il est apprécié des Marquisiens, il est difficile de croire à l'abandon de cette pêche hautement prestigieuse par simple défaut technologique. Il semblerait plutôt que la rareté des restes de bonite, et des hameçons qui leurs étaient destinés, révèle un changement dans la valeur et le statut de cette pêche et des pêcheurs. Les bonites étant réservées à la collectivité et/ou aux personnages les plus importants ainsi qu'aux divinités, il n'est pas étonnant de ne pas les retrouver dans un simple lieu de halte temporaire ; il faudrait les chercher sur les lieux même des habitations, où elles étaient consommées, ou bien encore là où rituellement les pêcheurs se rassemblaient, avant et après les parties de pêche. Cette pêche avait acquis un tel prestige qu'elle était soigneusement organisée et préparée par des spécialistes. La population dépendait de leur habileté, de leurs connaissances. Il n'était donc pas question de laisser cette source majeure de protéines animales entre les mains d'individus isolés, ce qui, de plus, ne correspondait pas aux formes d'organisation communautaire de la vie sociale. D'autre part, les bonites se déplaçant par banc, on multipliait les chances en concentrant de bonnes équipes entraînées sur quelques pirogues adaptées à ce type de pêche.

Anapua, à travers l'évolution des hameçons et de l'ichtyofaune, livre ainsi des informations sur les techniques de pêches et l'exploitation des ressources marines. Cet abri présente en outre l'avantage de révéler cette évolution du plus lointain passé de l'île jusqu'à l'époque contemporaine. Il fournit ainsi des informations sur la source de protéines la plus régulière et la plus importante de l'alimentation locale : le poisson. Le cochon, autre source majeure de viande, était en effet destiné à des occasions privilégiées et donc consommé assez rarement ou réservé à certains : c'était en fait bien plus un apport exceptionnel et ritualisé qu'une base alimentaire.

Anapua, à travers les modifications des ressources marines prélevées, permet également d'apporter des éléments d'information sur l'augmentation de la population ainsi que sur certains aspects de l'organisation sociale et économique. La poursuite des recherches devrait permettre de nuancer ou d'adapter le schéma classique du peuplement de ces îles, où les interactions homme/milieu furent trop

souvent réduites à des dimensions purement technologiques et démographiques, sans qu'il soit tenu compte du développement social et culturel des groupes humains et de l'évolution des mentalités. Il faudrait ainsi s'assurer que la diminution de la pêche, repérable sur les quelques sites côtiers fouillés, ne soit pas due aux caractéristiques propres à ces sites et aux interprétations quelque peu fragmentaires données par les archéologues. Ceux-ci n'ont pu prendre en compte l'ensemble des techniques de pêche et ont mené leurs travaux sur des espaces limités et très particuliers.

Anapua, de par sa situation, ne peut guère apporter d'éléments d'information sur l'exploitation du monde végétal, base essentielle de l'économie vivrière des Marquisiens. La vallée de Haka'ohoka, sur la côte sud-est de Ua Pou, fournit par contre sur ce point de très nombreuses données. Ici, l'étude de la chronologie du peuplement et de ses conséquences sur le plan diachronique n'était guère envisageable, mais le terrain convenait parfaitement à une approche synchronique de l'occupation humaine d'une vallée type, à la fin de la pré-histoire marquisienne, à une époque où l'archipel avait atteint, semble-t-il, un optimum démographique, et où toutes les vallées étaient habitées et exploitées. Cette période se situe vers la fin de la chronologie d'Anapua, à un moment où les ressources halieutiques diminuent et où l'agriculture semble pallier les divers déficits. La population, loin d'avoir un comportement prédateur, contrôle alors soigneusement l'utilisation des ressources naturelles et tire l'essentiel de sa subsistance de la culture.

III. SYNCHRONIE

Les Iles Marquises, d'origine volcanique, ont un relief jeune extrêmement accidenté, les terres y sont découpées en vallées étroites aux versants très pentus. Il n'y a pas de plaine côtière, ce qui est dû en grande partie à l'absence de récif corallien et diminue d'autant l'espace habitable. Le climat, influencé par le relief, se décompose en micro-climats rattachés au type sub-tropical dont la variété et les sécheresses récurrentes eurent de grandes répercussions sur l'adaptation des hommes à leur archipel. Ils y développèrent une société caractérisée par un « système de vallée ». Cette dernière constituait en effet le cadre géographique, social et pour une bonne part économique de la tribu marquisienne. Le relief contribuait tout spécialement à faire de ces espaces le plus souvent encaissés, limités par des lignes de crêtes difficilement franchissables, un *fenua* ou *henua*, une entité territoriale particulière, une terre patrie. Les Marquisiens y dévelop-

pèrent une organisation tribale jalouse de son indépendance et un refus du pouvoir unifié, même à l'échelle de l'île.

La vallée de Haka'ohoka, située au sud-est de l'île de Ua Pou, s'ouvre sur la baie de Hoho'i. De la grève de galets jusqu'à l'intérieur des terres, elle s'étend sur plus de deux kilomètres. Faisant face aux alizés, elle est relativement bien arrosée et supportait à l'origine une couverture végétale dense.

Il faut noter que cette vallée, à la suite d'une épidémie de variole dévastatrice, fut abandonnée vers les années 1860. Elle se trouva ainsi fossilisée dans le temps en quelque sorte, car les lieux touchés à ce point par la mort devenaient traditionnellement *tapu* ; ils n'étaient fréquentés qu'avec crainte et n'étaient modifiés en aucune façon.

Différentes zones purent y être mises en évidence. Leur caractère social et religieux propre s'y manifesta clairement. Leurs aspects liés à l'économie vivrière seront ici plus particulièrement développés.

La vallée de Haha'ohoka est donc aujourd'hui déserte. De dimension moyenne par rapport aux autres vallées des Marquises, elle abritait une seule tribu, celle des Ka'avahopeoa. Les structures lithiques et les sols d'habitat conservés constituent des « documents » qui couvrent l'ensemble de cette unité géographique, territoriale et sociale. Ils offrent une image fidèle de la conception marquisienne de l'occupation de l'espace à la fin de ce qui fut appelé la « période classique », peu avant l'arrivée des Européens, puis lors des tous premiers contacts. Ils reflètent une organisation sociale ancestrale de caractère polynésien, teintée des particularismes que cette communauté marquisienne développa au cours des âges. La figure 6 présente les aménagements lithiques de Haka'ohoka qui consistent principalement en plates-formes, *paepae* ou *upe* (1), en pavages, en murs et murets. Le type, la disposition et la plus ou moins grande densité des structures laissent percevoir une partition de la vallée en six zones bien différenciées.

La partie la plus profonde, très encaissée, forme un coude par rapport à l'axe de la vallée ; les pentes, fort raides, y sont le plus souvent couvertes de gros éboulis et des glissements de terrain s'y produisent. Ceci explique que seuls les 1 600 premiers mètres, à partir de l'embouchure, aient été véritablement occupés par les anciens Marquisiens. C'est le long du torrent principal, sur un espace d'environ 70 mètres de part et d'autre de son lit, que la plupart des aménagements sont essentiellement localisés. Au-delà, les versants abrupts et plus secs ne comportent que des structures bien particulières et elles y sont rares. Exception faite de ces dernières, la vallée « occupée » s'étend sur une pente moyenne de six degrés, du niveau de la mer jusqu'à une altitude de 200 mètres environ.

(1) Plate-forme lithique surélevée, destinée à supporter une construction en matériaux périssables, habitation ou autre.

La première zone (I) borde le territoire d'une mince bande de 50 m de large et comprend essentiellement des *paepae*. En arrière, la seconde zone (II) est très étendue, elle s'étale jusqu'à environ 700 m de la côte ; si quelques *paepae* et certains espaces pavés ont été relevés, l'essentiel des structures consiste en murs, murets et enclos. La zone III s'étend sur 400 m, elle se situe au centre de la vallée ; les murs et enclos y sont nombreux mais c'est surtout la concentration des plates-formes d'habitation, qui retient l'attention. La zone IV s'étend sur un peu plus de 400 m, murs et enclos y sont assez nombreux, quelques plates-formes et des ensembles plus complexes sont présents. La zone V, à partir de 1 530 m du littoral, est très pauvre ; ce fond de vallée est en effet peu hospitalier, très humide, sombre et encaissé ; quelques plates-formes s'y trouvent néanmoins mais sont généralement petites. La zone VI, topographiquement plus en marge, est formée de deux ensembles : le premier comporte des abris et deux *paepae* funéraires, le second est le site de *Teniuaefti* qui domine la vallée. Il avait à la fois un rôle funéraire et une vocation de site refuge et de point de surveillance.

La vallée de Haka'ohoka déploie donc, sur un axe allant de la mer à la montagne, de *tai* à *uta* pour reprendre les termes polynésiens, différentes zones aux fonctions spécifiques. L'occupation de l'espace y est quasi totale. Seuls les terrains ingrats, trop rocheux, trop pentus... n'ont pas reçu d'aménagements importants, mais cela ne signifie nullement qu'ils n'aient pas été utilisés ou fréquentés. Entité sociologique et territoriale, lieu de résidence et de travail, la vallée marquisienne s'organise apparemment en fonction de trois facteurs plus ou moins déterminés par les besoins de la communauté et la géographie du territoire. Ces trois points sont respectivement l'usage et la surveillance de la mer, le lieu où se concentre la vie communautaire et enfin l'horticulture.

L'espace littoral, l'accès à la mer et sa surveillance

Les embouchures de vallées, aux Marquises, sont des espaces précaires. Les raz-de-marée les bouleversent régulièrement, ce qui n'encourage guère les aménagements importants, en dehors de quelques structures spécifiques. C'est également l'un des lieux privilégiés des accrochages et raptis inter-tribaux. Dans cette zone de contact, où l'étranger à la vallée peut aisément débarquer, séjournent ceux qui règlent les relations et les échanges entre le *fenua* et l'extérieur, l'autre, l'ailleurs... Que ce soit en termes amicaux ou hostiles.

L'espace littoral est aussi le domaine de ceux qui savent et peuvent exploiter la mer, qui en échantent les produits avec ceux vivant

plus à l'intérieur des terres. Les pêcheurs se consacraient à des campagnes de pêche sous l'égide de maîtres-spécialistes lors de périodes rigoureusement choisies. Ils se rassemblaient sur un lieu de résidence provisoire situé près de la grève, où se trouvaient une ou plusieurs plates-formes consacrées aux activités et rites liés à la pêche. Après leur sortie en mer, ils remontaient la vallée avec leurs prises selon un cheminement précis au cours duquel ils déposaient quelques dons avant d'atteindre le lieu central de la vie communautaire. A l'approche de celui-ci se trouvait un rocher, situé au pied du *paepae* n° 33, où des offrandes particulières étaient faites. Arrivés à la « place », le *tohua*, au centre de la vallée (zone III), la pêche était alors partagée en fonction de l'importance de chacune des maisonnées.

Cette partie littorale de la vallée est sans doute la moins propice à la culture car, face à la mer et aux alizés, elle est balayée par les embruns ; le sel se dépose sur la végétation que le vent, allié au soleil, dessèche rapidement. Aujourd'hui encore, seul résiste un cordon littoral de *mi'o* (*Thespesia populnea*) qui, à la limite de la grève et de la terre, assure une protection de l'arrière-pays en filtrant le vent et la plupart des embruns. Ainsi, derrière cette barrière végétale et « naturelle », bien que son introduction initiale dans l'archipel ait été le fait des hommes, quelques enclos pouvaient abriter des plantes se satisfaisant d'un sol relativement sec et ingrat. Cette côte enfin devait, comme aujourd'hui mais à un moindre degré, être plantée de cocotiers, qui sont des palmiers résistant aux conditions littorales.

L'espace communautaire central, le lieu de concentration de la vie de la tribu

Le centre de la communauté se situe souvent à une bonne distance de la côte, dans la moyenne vallée (zone III ici) où l'espace est habituellement large, avant de parvenir aux parties étroites et escarpées qui, souvent, annoncent le fond des vallées. C'est dans cette zone que se situent la résidence du chef, les structures publiques et religieuses qui s'y rattachent ainsi que les dépendances à caractère semi-collectif. On y trouve la plus forte densité de plates-formes d'habitation et de petits enclos. Ces structures sont accompagnées d'un ou plusieurs aménagements, liés à la vie communautaire publique et religieuse tels une place de réunion — *tohua* —, un espace sacré — *me'ae* — et, plus rarement, un site de défense — *pa* —, sorte de point de refuge ou de résidence pouvant abriter la population qui ne participe pas à la défense du territoire.

Chaque maisonnée ou unité d'habitation possède un ou plusieurs enclos attenants. On y cultivait quelques-unes des plantes les plus

« précieuses » ou les plus utilisées, qui devaient être constamment entretenues et protégées des appétits les plus divers. Ainsi peut-on citer la canne à sucre — *to* —, *Saccharum officinarum* — utilisée à la fois en tant que friandise et plante médicinale, le gingembre d'Océanie — *ena* ou *eka*, *Zingiber zerumbet* — qui est connu comme plante tinctoriale et dont la valeur symbolique dépasse largement cette propriété, le kava (*Piper methysticum*) est la seule plante « stupéfiante » autrefois connue dans cette région. Son usage était réservé aux membres éminents du groupe et aux visiteurs de marque, c'était aussi une plante médicinale importante. Le mûrier à papier — *aute*, *Broussonetia papyrifera* — est encore très réputé comme plante à *tapa* ; on surveillait régulièrement sa croissance, et le développement des bourgeons donnant naissance à des ramifications était évité.

En dehors de ces jardins, il y avait également des enclos le long du torrent et de ses affluents, où étaient probablement plantées des aracées et des espèces nécessitant une forte humidité. On pouvait planter, en haies délimitant les différentes parcelles par exemple, les mûriers à papier et les cordylines — *ti*, *Cordyline fructicosa* —, qui étaient à la fois une plante d'ornement, apotropaïque et une source importante de sucre, après la longue cuisson de ses tubercules dans de grands fours.

En ce qui concerne l'arboriculture, elle ne semble pas avoir été particulièrement orientée sur l'alimentation et l'espace aurait manqué ici pour des plantations importantes, l'ombrage en revanche était très recherché autour des espaces habités. On y trouve les premiers châtaigniers d'Océanie — *ibi* —, *Inocarpus edulis* — de même que les premiers arbres à pain — *mei*, *Artocarpus altilis*. A chaque naissance ou mariage, un arbre à pain était habituellement planté, ainsi que des mûriers — *aute* — pour assurer à la personne concernée, une certaine autonomie dans les années futures. Les cocotiers étaient utilisés, en fonction des variétés, pour leur eau ou pour confectionner l'huile protectrice — *pami* —, des médicaments, ou des récipients... les palmes servaient à toutes sortes de tressages. Les bancouliers — *ama* —, *Aleurites moluccana* — sont également bien représentés, leur noix oléagineuse, comestible à petite dose, servait notamment à l'éclairage. Dans cette partie centrale de la vallée, c'est néanmoins le banyan — *a'o'a*, *Ficus prolixa* — qui est le plus présent. Cet arbre, qui atteint d'énormes proportions, accompagne de son ombre quasi tutélaire chaque lieu de vie, chaque maisonnée, chaque espace de réunion. Il abritait à jamais des os d'ancêtres et les reliques que l'on voulait protéger des intentions maléfiques. Tous furent plantés lors de l'élaboration d'aménagements importants auxquels ils furent intimement associés, il y a de cela plus d'un siècle et, pour bon nombre d'entre eux, il faut remonter bien au-delà.

La circulation dans cet espace est marquée par un sentier principal, parfois bordé de murets sur un ou deux côtés. Son chemine-

ment pouvait être ponctué par le contournement d'un *paepae* ou le franchissement du torrent. Un autre chemin, établi sur le versant gauche, allait de l'embouchure jusqu'au fond de la vallée. Il était barré par un certain nombre d'obstacles qui devaient assurer le contrôle de sa fréquentation. Il permettait, en allant au plus droit, de relier rapidement des points extrêmes tout en évitant de passer par le lieu de concentration de l'habitat ainsi que certains endroits *tapu*.

Les lieux ayant une vocation agricole, le terroir

Ceux-ci correspondent aux parties des vallées choisies pour la fertilité de leurs sols, leur facilité d'irrigation ou leur humidité naturelle nécessaire à la culture de certaines espèces, pour leur fraîcheur convenant à d'autres, etc. Les Marquisiens connaissaient bien le milieu qui les environnait et les partis qu'ils pouvaient en tirer. Ils ont modifié, adapté, sélectionné terrains et espèces végétales en fonction des nécessités. On compte ainsi plus de deux cents variétés d'arbres à pain sélectionnées (Brown F.B.H. 1935) en fonction de leur capacité à fructifier selon les types de terres, les altitudes et les périodes de l'année, ou bien encore pour leurs propriétés à se conserver, à cuire rapidement, à donner des graines ou beaucoup de latex, etc., ce qui fait de l'archipel le foyer le plus important de développement de cet arbre en Polynésie. Il en va de même, mais à un moindre degré, pour les bananiers, la canne à sucre, les aracées, le *kava*...

Les Marquisiens ont maintenu les conditions optimales à la croissance spontanée d'espèces utiles d'appoint. Ils conservèrent ainsi en « réserves naturelles » des endroits où poussaient d'elles-mêmes toutes sortes d'espèces ayant des vertues médicinales, tinctoriales, apotropaïques... dont ils n'avaient qu'épisodiquement besoin et qui ne nécessitaient pas de soins particuliers. C'est souvent le cas des fonds de vallées et de vallons, des cols et sommets, des versants malaisés...

Dans les enclos situés près des habitations principales se trouvaient au contraire, nous l'avons vu, des plantes fréquemment utilisées ou celles qui devaient être entretenues avec soin et protégées de l'appétit des animaux. Mais ces surfaces ne pouvant être suffisantes, les Marquisiens furent amenés à utiliser, puis modifier, tous les espaces propices à la culture afin d'y développer la croissance d'espèces dont ils avaient besoin en plus grande abondance. Cette nécessité amena la tribu, au fil des temps, à exploiter le plus de terrain possible et à le protéger en contrôlant les phénomènes de ravinement, d'érosion, de débordement des torrents...

Les différences de nature des sols furent utilisées en fonction du meilleur profit que l'on pouvait en tirer. Les terrains aisément inon-

dables ou recueillant beaucoup d'alluvions, furent aménagés en petites terrasses, ils furent épierrés. Ces matériaux servirent à remblayer les points en déclive, à combler les interstices des concentrations rocheuses, de façon à en faire des surfaces planes et sèches. Des parcelles furent constituées et entourées de murets, de façon à protéger ces lieux de culture des dégâts des eaux ou du passage des porcs, laissés à divaguer en toute liberté. Là encore, l'épierrement fournissait un réservoir de matériaux abondants qui, sinon, auraient encombré l'espace utilisable. Des terrasses s'étagèrent sur les pentes humides, au sol assez profond et en bordure des torrents, permanents ou intermittents, ou bien encore là où les ruissellements étaient suffisamment fréquents.

Ces lieux nécessitaient des travaux d'aménagement ou d'entretien constants, et ce parfois sur des surfaces importantes. En raison de ces nécessités d'entretien et de surveillance, un point ou un ensemble de résidences, plus simples qu'ailleurs, s'y retrouve fréquemment, de même que des structures associées à ces cultures et qui comprennent des pavages, de petits enclos et parfois des ensembles de silos.

A Haka'ohoka, la première de ces zones vouées à l'horticulture correspond à la zone II. C'est l'espace le plus vaste et le plus plat de la vallée. Plus à l'intérieur des terres, par rapport à la zone I, il est protégé des embruns et du dessèchement dû au vent. Étonnamment, cette basse vallée comporte très peu de *paepae* d'habitation ; ce qui la caractérise, c'est l'aménagement de sa surface en vastes espaces dégagés et épierrés, ainsi que l'aménagement des faibles pentes en terrasses au sol profond qui pouvaient être facilement irriguées. Toute cette zone est parcourue de murs entourant les espaces de culture. De plus petits enclos devaient enfin protéger certaines cultures.

Les plus grands espaces, de même que les petits enclos, devaient surtout correspondre à la culture des aracées. A ce propos, il est important de noter que cet archipel ne s'appuie pas, comme celui des Australes par exemple, sur la culture de ces plantes car, comme l'igname et la patate douce, elles ne donnent pas d'excellents résultats en raison du climat et des sols. La survie du groupe ne pouvait donc en dépendre ; le taro et l'igname, dont la plupart des variétés étaient connues, n'en restaient pas moins importants et étaient cultivés partout où cela était possible.

Les pentes alentours, plus sèches, pouvaient supporter, comme à présent, des plantations de bananiers et de patates douces. Le principal couvert arborescent est assuré ici par des *mi'o* (*Thespesia populnea*) sur les pentes caillouteuses et par des *tou* (*Cordia subcordata*) sur les espaces plans en contrebas. Le bois de ces deux arbres est toujours recherché pour ses qualités dans la sculpture d'objets soignés et de valeur. Accessoirement, les graines de *tou* étaient comestibles, mais trop petites pour constituer un apport alimentaire notoire. La présence et la localisation de ces essences végétales, considérées comme bois précieux, traduisent ici l'effet d'une plantation raisonnée. Ces

arbres assuraient également un ombrage, clair mais suffisant, pour abriter des plantations sensibles aux rayons trop ardents du soleil, lors de leur croissance. On rencontre épisodiquement, enfin, de rares banyans, les premiers de la vallée, ainsi que quelques cocotiers.

La zone IV, second ensemble majeur du terroir, s'étend immédiatement après le centre communautaire. Le long de la rivière et dans son lit même, nous retrouvons encore des aracées, il s'agit ici des variétés qui demandent une très forte humidité. Mais ce qui caractérise en fait cette zone, c'est assurément l'arboriculture à fin alimentaire. Dans le lit et sur les rives du torrent, les *ibi* (*Inocarpus edulis*) trouvent les conditions favorables à une belle venue. Néanmoins, ce sont surtout les *mei* (*Artocarpus altilis*) qui occupent le terrain ; malgré l'abandon de la vallée depuis environ un siècle et demi, il en existe encore de beaux bosquets témoignant des anciennes plantations. De façon très significative, c'est là que fut découvert le plus grand nombre de silos dans lesquels étaient conservée la pâte fermentée des fruits de l'arbre à pain. Certains silos, *ua ma*, de grandes dimensions, étaient probablement destinés à un usage communautaire, comme il était de coutume sur l'archipel. Quant aux cocotiers, ils y sont encore nombreux mais leur extension aux temps européens fausse l'idée de leur répartition ancienne. S'ils pouvaient être sporadiquement présents dans cette haute vallée de Haka'ohoka, il est certain que l'endroit était préférentiellement réservé aux plantations de *ibi* et surtout de *mei*, base principale de l'alimentation des Marquisiens.

La zone V est très encaissée, on y trouve encore de nombreux *mei*, de rares terrasses à *taro* et surtout des bananiers dont la variété *trogodytarum* est la plus nombreuse. La fraîcheur de ce fond de vallée lui convient tout particulièrement. Cette zone constituait, par ses conditions naturelles d'humidité, un espace de refuge où pouvaient être ouverts certains jardins, où croissaient des espèces toujours disponibles, dans un état plus ou moins sauvage. C'était également un endroit où l'on venait rechercher certaines plantes utiles, soit pour leurs fibres ou leurs propriétés tinctoriales, pour leur valeur décorative, leur parfum ou leur capacité à éloigner certains esprits malfaisants, quand ce n'était pas pour des besoins de pharmacopée ou la préparation de cosmétiques. Plus qu'un espace de culture, la topographie et le manque de place ne l'auraient pas permis, c'était avant tout, avec l'extrémité supérieure de la vallée, une zone refuge pour certaines plantes, un sanctuaire d'espèces sauvages qui pouvaient assurer, par temps de troubles ou de disette, la survie du groupe.

Afin d'illustrer ce cadre qui donne idée du découpage « type » d'une vallée en fonction de la vocation des espaces, nous pouvons citer une description qui remonte aux tous premiers contacts. En 1804, l'expédition scientifique russe menée par l'amiral de Krusenstern abor-

daït Nuku Hiva, l'île principale du groupe nord. La progression à l'intérieur d'une vallée est ainsi décrite :

« Personne ne se trouvait sur le rivage à notre arrivée.. Nous allâmes droit à la maison du roi, située dans une vallée à un mille dans les terres. Le chemin traversait un bocage de cocotiers, d'arbres à pain et de mayo. L'herbe était si abondante et si haute qu'elle allait jusqu'à nos genoux et retardait notre marche ; enfin nous parvînmes à un sentier... un ravin, rempli d'eau... nous conduisit à un chemin très bien entretenu. Nous entrâmes ensuite dans une magnifique forêt, qui paraissait s'étendre jusqu'à une chaîne de montagne bordant l'horizon. Les arbres de la forêt, hauts de 70 à 80 pieds, étaient principalement des cocotiers et des arbres à pain, qu'on reconnaissait facilement aux fruits qu'ils portaient. Les ruisseaux, qui descendaient des montagnes, arrosaient les habitations de la vallée. On voyait près des maisons de grandes plantations de taro et de mûriers rangées dans le plus bel ordre, et entourées de jolies palissades de perches blanches, coup d'œil qui annonçait de grands progrès dans la culture. »

Cette description permet de se rendre compte de la répartition de la végétation dans l'espace, de la coexistence, sous un couvert d'espèces utiles, des unités d'habitation et de jardins où étaient cultivées les plantes nécessitant un entretien fréquent ou, comme dans le cas du *taro*, un système d'irrigation important.

Aujourd'hui, ce qui subsiste de toutes ces plantations ce sont essentiellement des réseaux de murs, murets de soutènement sur les pentes et de retenue des eaux, ou les systèmes de canalisation. Ce maillage de l'espace varie bien sûr fortement selon les lieux et la topographie mais les mêmes principes sont habituellement respectés. Il peut passer presque inaperçu, noyé sous la végétation ou les colluvions. Dans les meilleurs cas enfin, les traces repérables sont les espèces végétales elles-mêmes, souvent revenues à un état semi-sauvage. Elles se présentent alors par taches, dans leurs terrains de prédilection, au sein de la végétation actuelle. Les aménagements annexes, comme les silos surtout, témoignent en outre de l'ancienne activité horticole pratiquée dans la zone ; les silos communs se repèrent assez aisément, compte tenu de leur dimensions importantes.

Dans ces lieux manifestement aménagés pour une utilisation optimale de l'espace à des fins de production alimentaire, le type d'habitat que l'on rencontre est spécifique. Il est simple, limité et se cantonne aux terrains les plus ingrats, voire aux accumulations naturelles de roches, augmentées des blocs d'épierrement. A leurs côtés, l'espace était réservé au développement des plantations judicieusement organisées qui devaient en grande partie servir à la communauté et être prises en charge par celle-ci. On sait, par la littérature, que pour de grands travaux, tels les récoltes par exemple, la collectivité se déplaçait dans son ensemble pour y participer. Dans une même

grande vallée, ceci pouvait aboutir à une organisation en double résidence ; on habitait alors soit plus au fond de la vallée, soit vers l'embouchure, selon les saisons et le type d'activité du moment. Cette organisation est en particulier connue pour Tahuata, vers 1840, dans le clan du chef Iotete, de Vaitahu.

De la vallée au fenua

L'impact de l'homme sur la végétation et le paysage fut, on le voit, particulièrement important, et ce d'autant plus que la population s'accroissait et que la culture constituait la base de son économie vivrière. A la forêt primaire, qui couvrait les Marquises avant l'arrivée des Polynésiens, fit donc progressivement place une végétation anthropique (voir tableau 1 pour les principales espèces arbustives de la vallée). De cette forêt originelle subsistent quelques éléments, surtout là où la pression démographique fut la moins forte et donc, le plus souvent, là où les conditions de vie étaient les plus ingrates. Les vallées, riches et densément peuplées, furent au contraire particulièrement touchées par les effets de la présence humaine, mais on y conserva toujours ces franges servant de réserves naturelles dont il fut question auparavant. C'est principalement par les défrichements, les feux et l'apport d'espèces nouvelles que cette structure forestière primitive fut progressivement modifiée... et humanisée totalement.

Si le paysage végétal épouse la topographie et l'écologie locales, il témoigne surtout de l'organisation territoriale traditionnelle d'un groupe humain. D'appartenance polynésienne, ce dernier développa au cours des siècles sa propre originalité, en s'adaptant et en assimilant les propriétés et particularismes de son univers. Sa stratégie de l'environnement consista à utiliser judicieusement les conditions naturelles et à « se nicher » au sein d'un territoire transformé par ses interventions et ses plantations constantes. Ainsi, les cultures témoignent, d'une part, de leur importance alimentaire et des remarquables connaissances horticoles dont elles étaient le fruit, et d'autre part, de leur rôle social.

Au-delà des contraintes climatiques et des conditions écologiques, la tribu manifeste clairement son intelligence du milieu et sa volonté d'organisation à travers un paysage recréé. « Aux paysages "naturels" façonnés par les seuls rythmes bioclimatiques... l'homme, facteur écologique nouveau, va substituer un cadre fabriqué pour ses besoins », (Guilaine J. 1992) que nous pouvons résumer comme suit :

Le centre (III), bien protégé, concentre les structures communautaires et religieuses au milieu des unités d'habitation. Le côté ali-

mentaire des plantations n'est pas ici primordial, les espèces végétales semblent plutôt associées à un aspect cérémoniel, religieux et social de la vie communautaire.

De part et d'autre de ce centre, deux grandes zones, les plus étendues, sont cultivées et récoltées collectivement, l'une, en aval (II), est orientée vers l'horticulture, la culture des plantes alimentaires à tubercules surtout, l'autre, en amont (IV), vers l'arboriculture, la culture des arbres alimentaires à fruits.

Au fond de la vallée (V), une zone de refuge, de cueillette et de survie.

En littoral (I), une zone de défense contre les éléments, vents et embruns, et contre ceux d'ailleurs, les ennemis potentiels venant de la mer. Dans cet espace, la culture ne tient pas une grande place, si ce n'est celle des cocotiers. Les quelques *paepae* témoignent d'une orientation préférentielle de cette zone vers la pêche, la distribution des produits de la mer, ainsi que la défense du territoire.

Sur les hauteurs (VI), que ce soit sur les versants ou à leurs sommets, les sites repérés sont difficiles d'accès. Ce sont des sanctuaires où les os des ancêtres sont à l'abri, dans des aménagements sépulcraux qui dominent l'espace habité tout en étant à l'écart. Ils se situent également dans cette zone dangereuse de frontière et de passage entre le *fenua* et l'ailleurs, où ceux qui habitent l'île peuvent se manifester et arriver par surprise. On y trouve ainsi, comme à Teniuafiti, des sites de refuge, de défense ou de surveillance. Ces sites se tiennent donc en des endroits retirés, sur les hauteurs où la végétation ne fut pas ou peu modifiée. Comme les os des ancêtres, ils sont ainsi confiés à des lieux naturels et souvent remarquables.

La stratégie de l'environnement et l'organisation du territoire, auxquelles il vient d'être fait allusion, présentent certains avantages dont notamment :

L'intérêt de la situation centrale, du « cœur » de la tribu, est de le protéger efficacement au sein de ses cultures, de son paysage culturel et culturel élaboré par la communauté elle-même.

En dehors de sa fonction première, la zone horticole, qui suit l'espace littoral, fait également office de zone tampon. En cas d'attaque, l'ennemi, après s'être heurté à la bande côtière, devra encore affronter et traverser les vastes « jardins » de cette basse vallée (zone II). S'il y détruit les récoltes, la gravité de ce geste ne sera pas tragique car, les plantes ayant des cycles de 6 à 12 mois, la remise en état des cultures sera relativement rapide. L'ennemi s'y épuisera sans doute déjà avant d'arriver au cœur où se concentrent les maisonnées (le commodore D. Porter l'expérimentera en 1813, lors des combats livrés contre la coalition Taïpi, dans la vallée de Taipivai, à Nuku Hiva, et également les Français, vers 1840, dans la vallée de Vaitahu, à Tahuata, une île du groupe sud cette fois).

Au-delà du centre communautaire III, la zone IV, comparée à

II, concentre en revanche l'essentiel de la réserve alimentaire sous forme de taro, de bananes... mais surtout d'arbres fruitiers, tels le *ibi* et le *mei*. Ceux-ci sont à la base de l'alimentation car, en dehors de l'usage quotidien qui en était fait, leur production était stockée, pour le *mei* surtout et peut-être le *taro* dans une moindre mesure, dans des fosses-silos afin de pallier les périodes de restriction entre deux récoltes ou lors d'incidents indépendants des cycles climatiques... La localisation de cette zone IV assurait aux plantations une humidité constante, même en période de sécheresse. La zone II, quant à elle, plus proche de la mer, devait présenter sans doute des difficultés d'entretien et d'irrigation, car l'humidité ambiante n'y était certainement pas suffisante tout au long de l'année. Dans la zone IV au contraire, le taro pouvait se maintenir sans entretien particulier, et les grands arbres également ; leur survivance en témoigne.

Cette présentation de Haka'ohoka schématise, autour de la question traitée « Histoire des peuplements et transformation des paysages », le fonctionnement de l'occupation d'une vallée. La réalité, en fait, propose des variantes en fonction de la pression du milieu, de l'originalité du groupe humain ou des événements politiques...

La vie de la communauté se ramifiait sur tout le territoire de la vallée. Elle appuyait son équilibre sur une réelle spécialisation de l'espace. L'équilibre alimentaire de cette société, en particulier, reposait sur l'exploitation raisonnée des ressources végétales auxquelles s'ajoutaient celles venant de la mer (poissons, coquillages, crustacés et algues) et celles tirées de l'élevage extensif du porc. Le domaine de la vallée le plus fréquemment utilisé par la tribu ne doit pas ainsi occulter des espaces moins fréquentés ou géographiquement plus en marge, tels les flancs escarpés, les lignes de crête et les points encaissés du lit du torrent. Si les diverses activités humaines se concentrent en des nœuds géographiques précis, elles s'étendent également sur un réseau, plus lâche, ponctué de lieux bien connus et visités occasionnellement. Ainsi, les tâches liées à l'exploitation de la mer ont conduit les Marquisiens à connaître parfaitement les hauts fonds, les « trous à thons », les moindres rochers, les petits abris dans les falaises où parfois, un simple point de relâche, un atelier, un autel, furent installés. La plupart de ces lieux sont encore connus et utilisés.

Pour les travaux liés à la culture, l'épierrement, les travaux de terrassement et la constitution de murets furent effectués sur tous les terrains suffisamment propices, même s'ils étaient éloignés, difficiles d'accès ou ingrats. Les fonds de vallons furent également utilisés pour les plantations : bananiers, arbres à pain et *kava*... qui semblent avoir été cultivés même fort loin des habitations. En dehors des cultures, il y avait également une grande activité de cueillette et de ramassage de fruits, plantes et racines. Les flancs de vallée, les points élevés en altitude constituaient des réservoirs indispensables où l'on récoltait certains bois comme le santal, certaines plantes utiles à la phar-

macopée marquisienne ou de simples plantes d'ornement mais ô combien recherchées dans ces îles. Ils étaient enfin les lieux ultimes où étaient trouvés les aliments de survie lors des terribles temps de disette qui revenaient cycliquement frapper cet archipel en raison de sa latitude.

Le fenua

La vallée, par la répartition de sa végétation et de ses structures archéologiques, présente ainsi un aspect totalement humanisé ou « artificiel », résultat d'un façonnage constant, au cours des générations.

Par sa situation et sa topographie, elle induit un monde homogène, relativement clos, sis entre des lignes de crêtes, le long du torrent principal. Ce monde s'organise selon l'axe majeur constitué par la vallée marquisienne elle-même. Oasis connu et sûr, au sein d'une île qui l'est moins, elle constitue réellement le *fenua* ou *henua* des Marquisiens qui relie, par son orientation, la mer à la montagne. Ces deux pôles extrêmes et opposés de ce monde vallique sont liés en permanence par la rivière. S'ils s'opposent par leur différences évidentes, ces deux entités possèdent cependant des similitudes représentées sur la figure 7 :

Au centre de cet axe est enchâssé le cœur de la communauté. Cette situation, loin d'être quelconque, situe le « village » et le Marquisien dans la partie la plus humanisée de son monde linéaire qu'il concevait comme « le nombril du monde », *te pito no te fenua*. Ce centre, à égale distance des deux pôles constitués par la mer et par la montagne, est bordé symétriquement par deux espaces humanisés et très fréquentés, où l'agriculture et donc les ressources alimentaires tiennent une place primordiale.

De part et d'autre de ces zones, se situent deux espaces moins fréquentés où la nature conserve nombre de ses droits. Ces lieux sont craints car, touchant à la mer et à la montagne qui représentent la nature par excellence et donc des univers qui ne sont pas vraiment ceux de l'homme en temps normal, ils se situent sur les franges du monde connu. Ces lieux n'en sont pas moins de valeur car ils constituent des espaces de refuge, de sécurité lorsque le cycle habituel de la vie est perturbé par des accidents naturels ou humains. C'est lorsque cet équilibre est rompu que le Marquisien se trouve contraint de pénétrer dans le monde naturel, il le retrouve ainsi, parfois lors de son vivant, sinon à sa mort.

Le fond de vallée est donc le lieu où s'épanouissent les ressources sauvages ; il constitue une réserve lorsque les ressources cultivées ne sont pas suffisantes, c'est également un espace de fuite et de

refuge. De même, le littoral et la mer constituent une réserve alimentaire lorsque les récoltes terrestres sont détruites, un espace de fuite et de salut, devant une menace humaine ou naturelle trop importante. La mer, et le littoral qu'elle borde, assure ainsi la possibilité de communication entre le *fenua* et l'extérieur. De la mer viennent les amis et les ennemis, et par la mer la tribu s'embarque temporairement ou définitivement vers un ailleurs connu ou incertain. Le fond de vallée et la montagne assurent cette même possibilité de communication mais ici entre le *fenua* et l'intérieur, entre les hommes et les esprits, le voyage est surtout intérieur. Le déplacement n'est pas tant physique que psychique. L'homme retourne à la nature, cette nature qu'il a ailleurs transformée et humanisée, qu'il a quittée ou fui et où il se replonge parfois lorsque des événements extraordinaires l'y contraignent. Il pénètre alors dans un monde connu des anciens, une vie qui borde son monde socialisé, qui entoure son monde humanisé.

Le schéma de cet archétype de vallée nous permet ainsi de suivre le cheminement des Marquisiens depuis leur arrivée jusqu'à leur installation définitive au sein de leur nouveau monde. Arrivés de la mer salée et ayant tiré leurs pirogues sur la grève, ils portent leurs pas vers l'intérieur des terres, accueillant, ombragé, frais et arrosé par des torrents descendant de la montagne dont les crêtes bordent l'horizon terrestre. Derrière eux, l'horizon marin assure la liaison avec leur passé et peut-être aussi leur avenir. Au sein de ce nouveau *fenua*, ils créeront leur monde au centre de ces deux horizons. En progressant de la mer vers l'intérieur des terres, du bas vers le haut, de l'eau salée vers l'eau douce, ils reconnaîtront rapidement leur nouvel univers et son orientation s'imposera d'elle-même en un axe entre deux extrémités, la mer et la montagne, qui leur offriront réciproquement les nourritures terrestres et marines. Le territoire reconnu, le village établi au centre, comme un joyau dans son écrin, leur regard, comme l'eau des torrents coulant à « contre-courant » de la montagne à la mer, se portera vers l'océan, dans l'attente d'amis ou d'ennemis et dans le désir ou le besoin peut-être, de partir ailleurs. De la mer à la montagne, de *tai* à *uta*, le cheminement du Marquisien passe d'une nature lumineuse et sèche de la côte, à la culture dont le village est la figuration, puis retrouve une nature sombre et humide de la montagne. Le village et les hommes s'enracinent au centre de ces deux mondes et assurent leur liaison réciproque tout autant que leur synthèse.

IV. CONCLUSION

Au cours de ce texte, le thème « Histoire des peuplements et transformation des paysages » fut illustré par un exemple polynésien. L'intérêt de l'étude de Haka'ohoka fut de prendre en compte l'ensemble du territoire d'une tribu, à savoir ici la vallée, et de montrer son organisation sociale, économique et aussi environnementale. Cette organisation se situe à la veille de la période historique, au début du XIX^e siècle. Les travaux archéologiques ne nous permettent pas encore d'en suivre la mise en place au cours de la préhistoire. Des études palynologiques, inexistantes pour le moment, et plus généralement des études concernant l'environnement fourniraient des informations particulièrement intéressantes sur l'anthropisation de ces paysages.

Si, par la culture, les Marquisiens assuraient leur alimentation principale, les ressources marines eurent toujours une importance primordiale, et peut-être plus encore lors du peuplement originel de ces îles. Anapua nous offre ainsi des éléments sur l'exploitation de ces ressources et, grâce à sa stratigraphie, remonte du plus lointain passé de l'île jusqu'à l'époque actuelle de Ua Pou.

Ces deux exemples nous fournissent ainsi des éléments sur les deux fondements de l'économie vivrière marquisienne : la pêche et l'agriculture. Celles-ci acquièrent, au cours de l'élaboration de cette culture insulaire, une importance et un statut dont une part de la valeur nous échappe sans doute. Cependant, certains détails, dans le matériel de pêche comme dans les restes faunistiques, dans l'organisation du territoire comme dans la répartition du paysage végétal, nous fournissent des prises qui sont autant d'indices nous permettant de mieux connaître ces populations océaniques et leur relation avec leur environnement insulaire.

BIBLIOGRAPHIE

- BROWN (F.B.H.), 1935, Flora of southeastern Polynesia, *Bernice Palau Bishop Museum Bulletin n° 130*, Honolulu.
- EMORY (K.P.), BONK (W.J.) et SINOTO (Y.H.), 1959, Hawaiian archaeology : fishhooks, *Bernice Palau Bishop Museum Special Publication N° 47*, Honolulu.
- GUILAINE (J.), 1992, *Nous, les enfants du Néolithique*, Science et Vie, n° 178, pp. 162-4, Paris.
- KIRCH (P.V.), 1973, Prehistoric subsistence pattern in the Northern Marquesas islands, French Polynesia. *Archaeology and Physical Anthropology in Oceania*, n° 8, pp. 24-40.

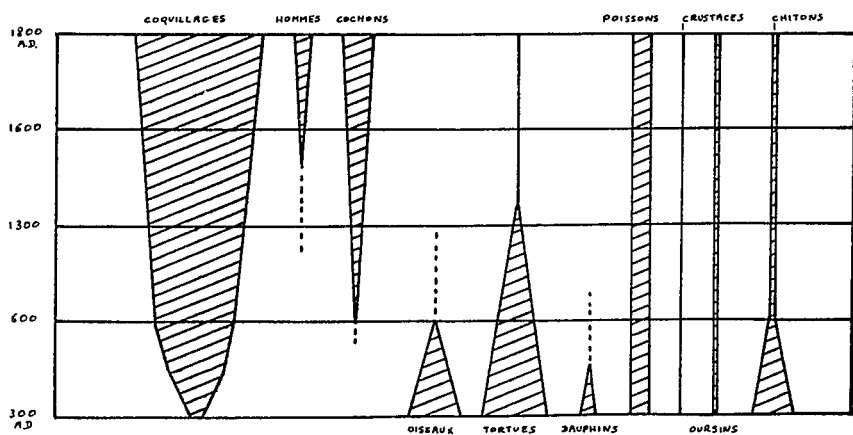
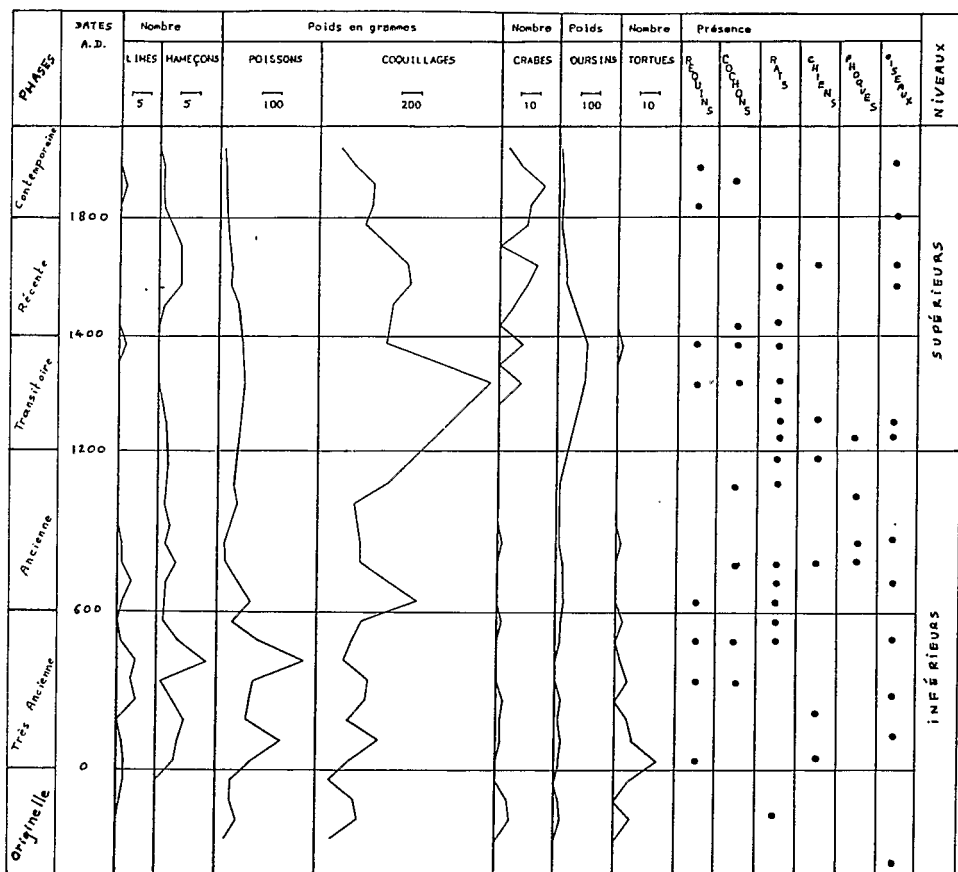
Tableau 1

PRINCIPALES ESPÈCES ARBUSTIVES DE LA FORÊT DE HAKA'OHOKA
ENTRE 0 ET 400 M D'ALTITUDE

Noms latins	Noms marquisiens et français
<i>Aleurites moluccana</i> (L.) Willd	° <i>Ama</i> , bancoulier
<i>Artocarpus incisa</i> L.	° <i>Mei</i> , arbre à pain
<i>Barringtonia asiatica</i> (L.) Kurz	° <i>Hotu</i>
<i>Calophyllum inophyllum</i> L.	* <i>Temanu</i>
<i>Canthium odoratum</i> (Forst.) Seem.	* <i>Kofenua</i>
<i>Casuarina equisetifolia</i> Forst.	* <i>Toa</i> , bois de fer
<i>Cerbera manghas</i> L.	° <i>Eva</i>
<i>Cocos nucifera</i> L.	*° <i>Ebi</i> , cocotier
<i>Calubrina asiatica</i> Brongn	* <i>Turu</i>
<i>Cordia lutea</i> Lam	* <i>Ma'o-ma'o</i>
<i>Cordia subcordata</i> Lam	* <i>To'u</i> , faux ébénier
<i>Erythrina variegata</i> var. <i>orientalis</i> (L.) Merr.	° <i>Katae</i> , <i>natae</i> , Erythrine
<i>Ficus prolixa</i> Forster	*° <i>A'o'a</i> , figuier <i>banyan</i>
<i>Hibiscus tiliaceus</i> L.	*° <i>Fa'u</i> , <i>Ha'u</i>
<i>Inocarpus fagiferus</i> (Park.) Forsberg	° <i>Ihi</i> , chataigner océanien
<i>Morinda citrifolia</i> L.	*° <i>Noni</i>
<i>Musa troglodystarum</i>	° <i>Huetu</i> , bananier plantain
<i>Musa paradisiaca</i> L.	° <i>Meika</i> , bananier
<i>Pandanus textorius</i> Park	*° <i>Fa'a</i> , <i>Ha'a</i>
<i>Pometia pinnata</i> Forst	° <i>Kaua</i>
<i>Premna obtusifolia</i> R. Br.	* <i>Va'ov-a'o</i>
<i>Santalum insulare</i> Berrero	* <i>Puabi</i> , santal
<i>Sapindus saponaria</i> L.	* <i>Koku'u</i> , savonnier
<i>Thespesia populnea</i> Correa.	* <i>Mi'o</i> bois de rose d'océanie
<i>Xylosma suaveolens</i> Forst.	* <i>Pia-piau</i>

* espèces des bases pentes à dominante sèche
° espèce de vallée à dominante humide.

Figure 1



EN HAUT : DISTRIBUTION DU MATÉRIEL DE ANAPUA.
LES DATATIONS SONT RELATIVES.

EN BAS : ÉVOLUTION DES SOURCES DE PROTÉINES AUX ÎLES MARQUISES, SELON P.V. KIRCH, 1973

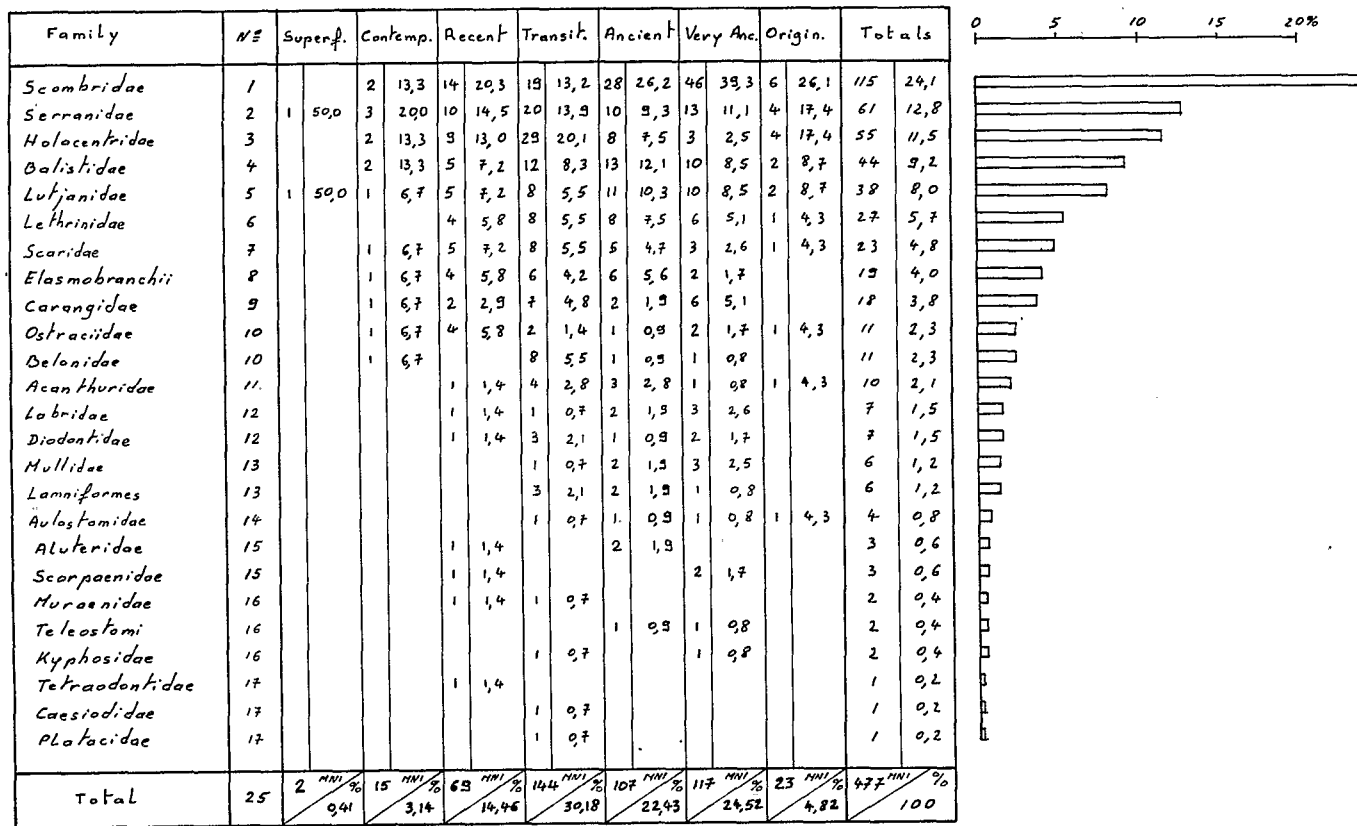
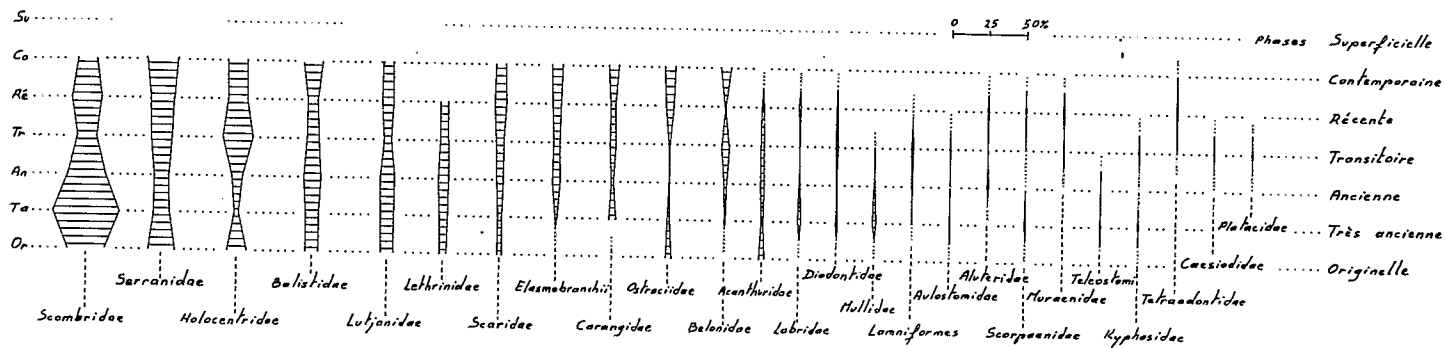


Figure 2

VESTIGES ICHTYOLOGIQUES DE ANAPUA :
RÉPARTITION DES FAMILLES SELON LES PHASES CHRONOLOGIQUES DE L'ABRI.



Phases: superficielle

Contemporaine

Récente

Transitoire

Ancienne

Très ancienne

Originelle

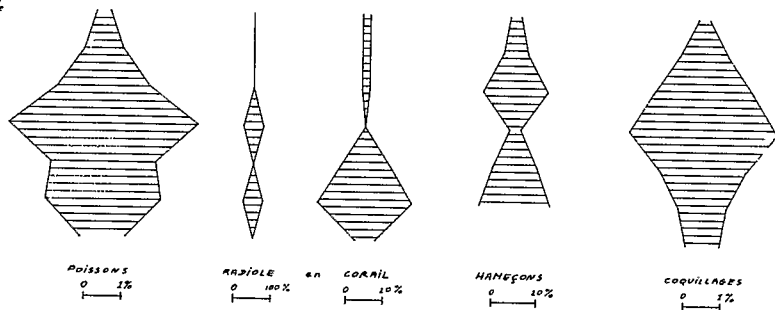


Figure 3 idem.

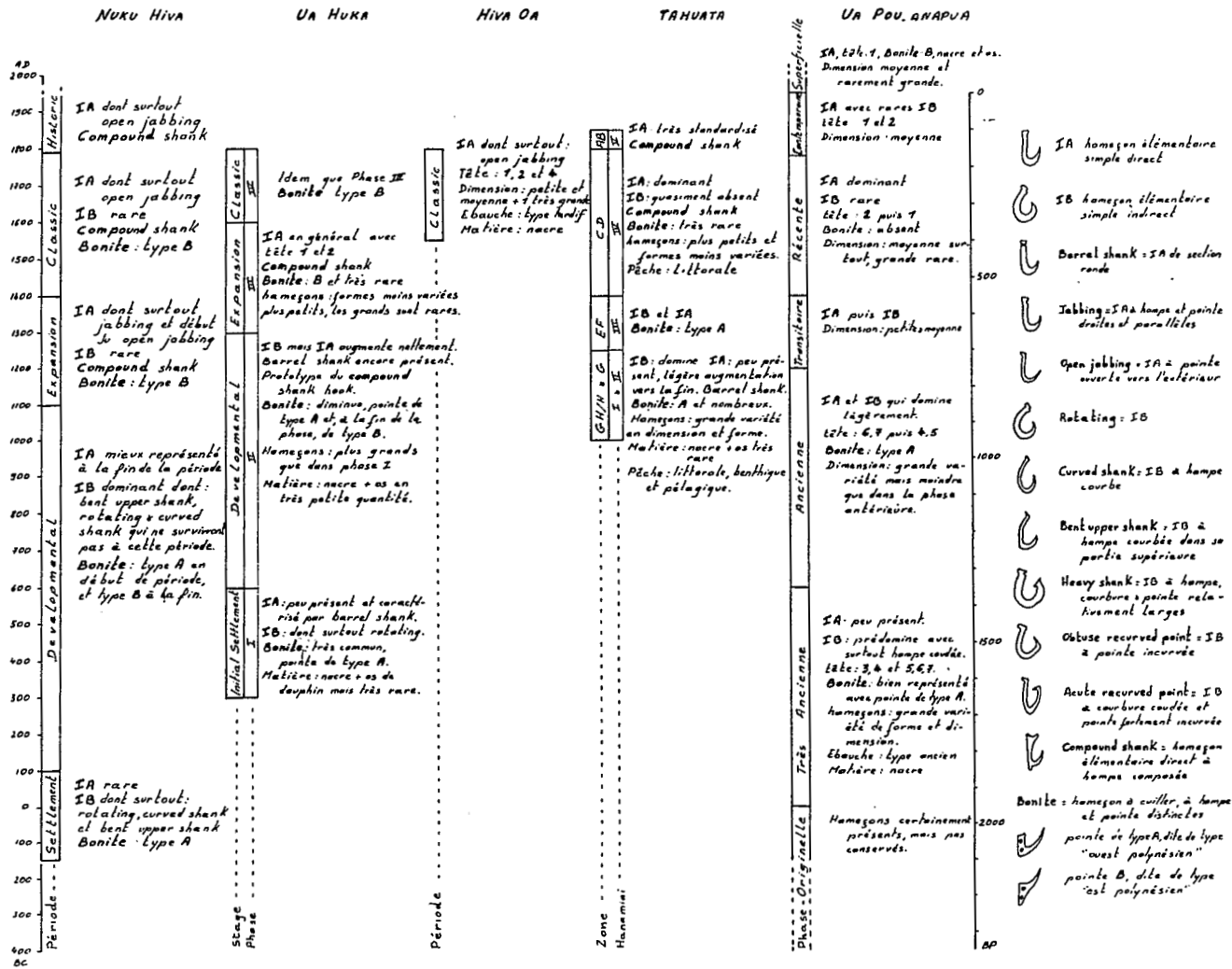
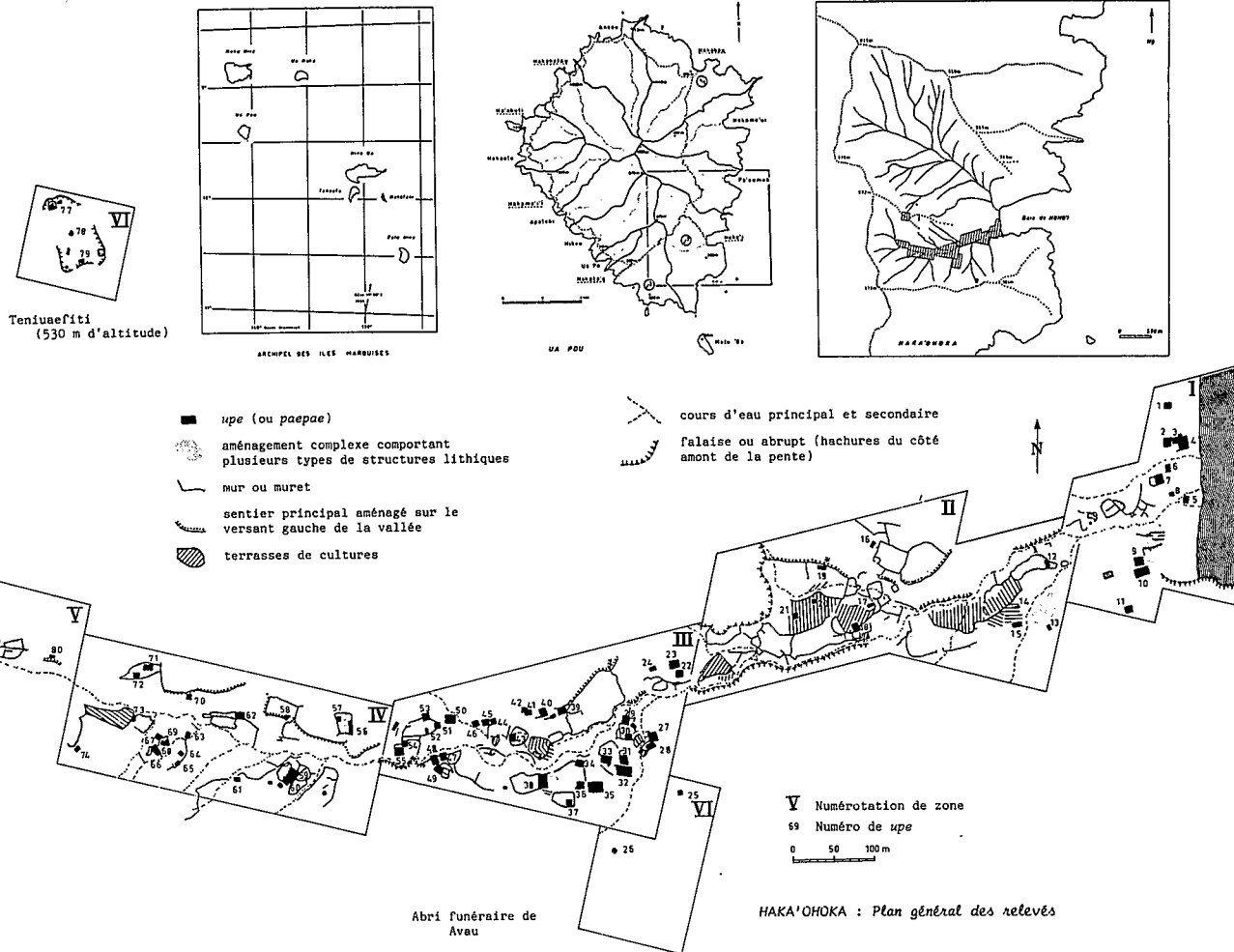


Figure 5
DATATION RELATIVE DE ANAPUA D'APRÈS
LES CARACTÉRISTIQUES DES HAMEÇONS ET
SELON CINQ CHRONOLOGIES MARQUÉSIENNES

Figure 6



<u>Ecologie</u>	Très sombre & Très humide		Sombre & humide	Médium	Clair & sec	Très clair & très sec	
<u>Fréquentation</u>	Très peu fréquenté	Peu fréquenté	Très fréquenté	Intensément fréquenté. Habité	Très fréquenté	Peu fréquenté	Très peu fréquenté
<u>Nature/Culture</u>	Nature	Bordure naturelle	Paysage humanisé	Centre communautaire très humanisé	Paysage humanisé	Bordure naturelle	Nature
<u>Ressources</u>	Arboriculture & horticulture peu développées. Orientation sur la cueillette		Arboriculture collective à but alimentaire. Horticulture secondaire	Arboriculture & Horticulture individuelles, à but social	Horticulture collective à but alimentaire. Arboriculture secondaire	Horticulture & arboriculture peu développées. Orientation sur la pêche	
<u>Fonction</u>	Réserve alimentaire naturelle Espace de sécurité & de refuge		Grenier alimentaire	Centre social	Grenier alimentaire	Réserve alimentaire naturelle Espace de sécurité & de fuite	
	Ufa - Montagne		Ka'ovai - Espace entre Les montagnes - Vallée			Tol - Mer	

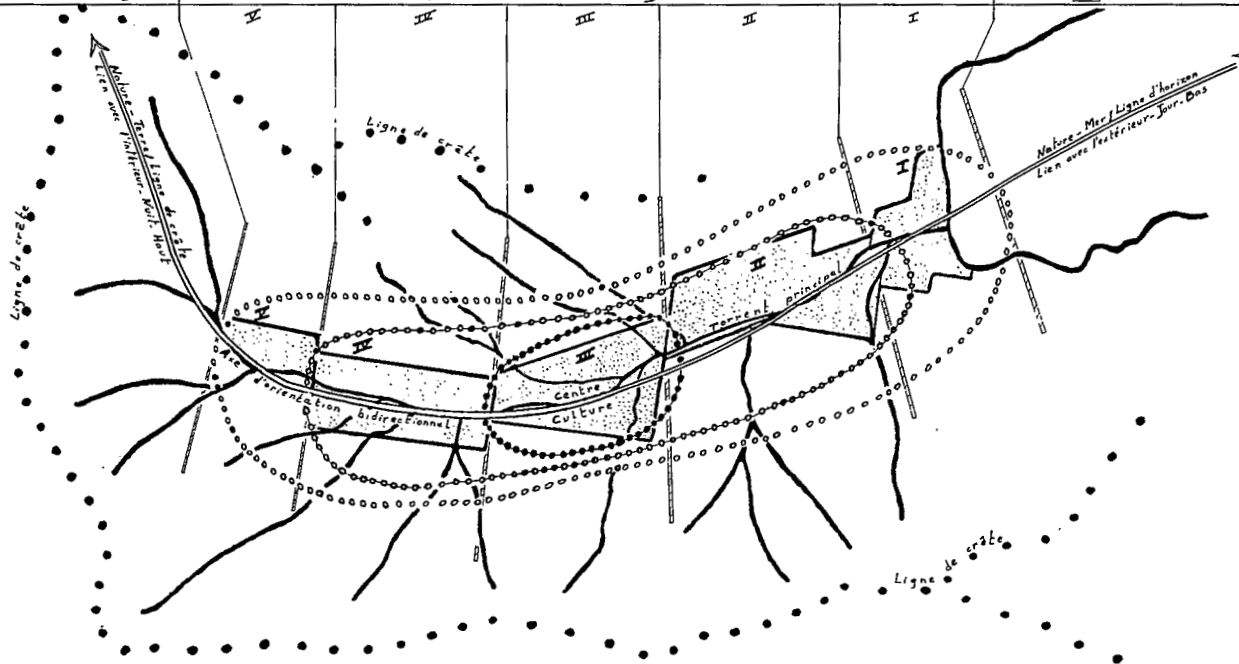


Figure 7

ARCHÉTYPE D'UN HENUA OU FENUA.
L'EXEMPLE DE HAKA'OHOKA.